

John Gierach

MÊME LES TRUITES
ONT DU VAGUE À L'ÂME

Traduit de l'américain
par Jacques Mailhos

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre



Gallmeister



Titre original:
Even Brook Trout Get the Blues

Copyright © 1992 by John Gierach
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2011
pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-045-9

ISSN 1951-3976



Pour autant qu'elle soit jamais intervenue dans les affaires humaines, la motivation est aujourd'hui complètement lessivée. Ce qui anime les gens est une chose beaucoup plus vaporeuse que la motivation.

MARTIN AMIS

Il y a encore des choses que l'on ignore au sujet des pêcheurs à la mouche. Comme disent les scientifiques, il faut poursuivre les recherches.

CHARLES WATERMAN

Par souci d'authenticité, le traducteur a choisi de conserver les unités de mesure américaines : ainsi, un mile représente environ 1,6 km ; un yard 0,9 m ; un pied 30,5 cm et un pouce 2,5 cm. Pour la même raison, les noms de mouches américaines (Adams, Blue-winged Olive, Green Drake...) sont également conservés dans la langue originale quand ils ne possèdent pas d'équivalent en français. Enfin, l'auteur parle fréquemment dans cet ouvrage de ce que les Américains appellent communément "brook trout" ou "brookie" (*Salvelinus fontinalis*) et que l'on connaît en Europe sous le nom de saumon de fontaine. Nous garderons le plus souvent le terme américain de "brookie".

Les étangs de ferme

JE CROIS QUE LE TOUT PREMIER POISSON que je pris dans ma vie était un bluegill de l'étang de la ferme de mon oncle, dans l'Indiana, mais je n'en suis pas complètement sûr. On pourrait croire que c'est le genre de chose que l'on n'oublie jamais – comme certaines autres premières fois auxquelles je pense –, mais, bien que ce souvenir ne doive pas remonter à plus de quarante ans aujourd'hui, il a été obscurci par les poissons suivants, qui furent, il faut le dire, assez nombreux.

J'imagine que mon premier poisson pourrait tout aussi bien avoir été un petit chabot pêché dans une rivière de chez moi, mais, pour une raison ou pour une autre, cet étang-là s'est gravé dans ma mémoire.

Je m'en souviens comme d'un petit étang, ce qui signifie qu'une fois prise en compte la propension qu'ont les choses de l'enfance à paraître plus grandes qu'elles ne l'étaient réellement, il devait être minuscule – guère plus qu'une mare. Il y avait des roseaux du côté peu profond de la berge, et suffisamment de fond près de la digue pour y nager, même si cette eau ne m'a jamais paru très attirante. Trop d'algues et de brindilles semblaient vouloir vous y agripper, et j'éprouvais une curiosité lancinante pour ce que l'on pourrait y trouver d'autre. Je ne devins jamais très amateur de baignade.

C'était un modeste disque d'eau situé en plein champ, à proximité du corps de ferme et visible de très loin; le long des berges, les sabots des vaches qui paissaient là avaient transformé la prairie en boue et il n'y avait pas un arbre pour offrir le moindre ombrage. Pourtant, l'eau était claire. Je me revois y marcher en regardant les écrevisses détaier sur le fond devant mes pieds. Le plus souvent, je repérais d'abord les nuages de vase qu'elles laissaient derrière elles, et seulement ensuite les bêtes elles-mêmes. Un jour, je finis par surmonter la peur que m'inspiraient leurs pinces et je me mis à essayer de les attraper à la main – au moins les petites qui se trouvaient autour de la source. Ce n'était pas facile.

Cet étang ne devait pas recéler grand-chose en matière de structures naturelles. Il avait été aménagé dans un creux peu profond traversé par un ruisseau saisonnier, et son fond devait ressembler à un bol allongé. Mais je crois me rappeler avoir vu Oncle Leonard y jeter quelques vieux pneus et branchages pour offrir un habitat aux poissons. Leonard était un pêcheur sérieux qui s'y connaissait dans ces choses-là. Je ne pense pas qu'on parlait de "structures" à l'époque. Je crois qu'on disait juste qu'on avait "balancé des branches et des vieux pneus". On ne disait pas "habitat" non plus. On disait juste que les poissons aimaient ça.

Ce dont je me souviens clairement, en revanche, c'est de la clôture électrique qu'il fallait franchir pour y aller. Grand partisan de l'apprentissage par l'erreur, Oncle Leonard m'avait laissé la toucher afin que je sache pourquoi on me disait de ne *pas* le faire. Un jour, Leonard m'a dit: "Les chiens et les enfants ne sont pas à l'aise avec les idées, mais ils apprennent bien par l'expérience."

Au début, au moins, j'y pêchais avec un bâton, un fil et un ver en compagnie de mes cousins Rod et Shorty (Roger et Norma Jean pour l'état civil). Tout ce que nous savions de la pêche c'était que si l'on accrochait un ver à un hameçon et qu'on plongeait le tout dans l'eau, un poisson pouvait finir par essayer de le manger. Nous ne savions pas que l'endroit choisi (sans parler du moment) pouvait faire une différence.

Pour l'essentiel, nous prenions de petits crapets, et pas en très grand nombre. Je sais aujourd'hui que c'est parce que nous pêchions surtout dans les mauvais coins et que nous le faisons généralement en pleine journée – au pire moment possible.

Évidemment, Leonard maîtrisait parfaitement l'affaire. Il allait à l'étang tout seul et revenait environ une heure plus tard avec suffisamment de gros black-bass pour le dîner. C'étaient des poissons d'une espèce et d'une taille que je ne prenais jamais, malgré le temps considérable que je passais à pêcher dans le même étang. Ils renforçaient aussi la crainte qui me retenait de me baigner: ces eaux abritaient des choses dont on ne savait rien. J'étais ébahi. À l'évidence, toute cette histoire était plus compliquée que je ne le pensais.

Leonard pêchait le soir, quand il faisait frais et que les rayons du soleil ne venaient plus frapper la surface, ou bien parfois la nuit, lorsque nous autres jeunes enfants nous préparions à aller au lit. Nous pensions

qu'il allait pêcher à cette heure-là parce que c'était l'heure où il avait fini son travail.

Parfois, il utilisait des vers, tout comme nous, mais je le voyais aussi lancer des vairons, des écrevisses, des grenouilles, des restes de repas, des criquets et des sauterelles de temps à autre. Il disait que oui, le type d'appât pouvait jouer un rôle, puis il ajoutait : "Mais y a pas que ça."

Ouais. Je commençais à m'en douter.

Et parfois il utilisait ces trucs couverts de cuillères et de lames en métal brillant, avec des yeux et des écailles peints dessus. Mis à part les hameçons qui pendaient, ils ressemblaient vraiment à des jouets. Ils me plaisaient beaucoup, mais si je voyais qu'ils étaient censés représenter des grenouilles ou des vairons, j'avais beaucoup de mal à croire que les poissons pouvaient s'y tromper. À moins qu'il ne se fût agi d'une sorte de canular sophistiqué (possibilité qu'il valait mieux ne jamais écarter), Leonard devait dire vrai lorsqu'il proclamait que "les poissons ne pensent pas comme nous".



Finalement, Leonard me montra comment il fallait s'y prendre, ou plus exactement il me laissa l'accompagner pour que je puisse le regarder faire et apprendre ce que je pouvais, tant que je promettais de ne pas faire de bruit et de ne pas le gêner. Il ne me faisait jamais la leçon, mais il répondait à toutes les questions que je pouvais avoir envie de lui poser parce que la nature de mes questions lui indiquait quelle quantité d'information j'étais prêt à absorber. Ainsi, je ne me sentais jamais perdu et il n'avait pas à parler plus qu'il ne lui était absolument nécessaire de le faire.

En fait, Leonard était d'ordinaire plutôt du genre bavard, mais au bord de l'eau il entrait dans des phases de silence médusé qui pouvaient être très longues. Les adultes continuent à dire aux enfants qu'il ne faut pas faire de bruit pour ne pas effrayer les poissons, mais ce n'est pas la vraie raison. Il se trouve simplement qu'il n'est pas aisé d'expliquer à un gamin que, pour espérer prendre des poissons, vous devez vous plonger vous-même dans une sorte de profonde quiétude physique et mentale. C'est une de ces choses qu'il faut découvrir seul. Quoi qu'il en soit, j'appris à ne pas bavarder inutilement, et aussi à bien choisir mes questions et à les poser à voix basse.

Parfois, suprême compliment, Leonard choisissait de me gratifier d'un "je ne sais pas" plutôt que de me raconter des craques, même s'il était très fort pour inventer des histoires incroyables quand il était d'humeur à ça. Si c'est une chose que j'apprécie certainement mieux aujourd'hui que je ne le faisais alors, je m'en souviens cependant comme une des premières fois où un adulte se montrait honnête envers moi.

Il y eut quelques années en ce temps-là où, l'été, rien ne me faisait plus envie que d'aller chez Oncle Leonard. Cette période se prolongea un bon moment, même après que ma famille eut déménagé pour le Minnesota et que la chose fut devenue plus compliquée. Mes visites s'espacèrent et se firent plus rares, mais d'un autre côté elles impliquaient un chouette tour de Vista Dome Limited – un train plein de classe datant de l'époque où l'on savait encore voyager – pour rallier Chicago depuis Minneapolis. C'étaient mes premiers longs voyages seul, et quand quelqu'un me demandait où j'allais comme ça, je ne répondais pas "chez mon oncle" mais "à la pêche". Je devais avoir onze ou douze ans, et je me sentais sacrément grand.

Je m'étais toujours bien entendu avec Leonard, mais lorsque mon père et moi finîmes par connaître ces périodes difficiles assez normales entre un père et un fils, je me mis à m'intéresser aux différences entre lui et mon oncle. Il me fallut ensuite bien des années avant de saisir que la différence fondamentale était que l'un était oncle et l'autre père – deux emplois aux profils de poste bien spécifiques.

J'ai toujours eu l'impression que Leonard me disait la vérité comme il la voyait, tandis que Papa commettait ce que je considère aujourd'hui comme l'erreur classique qui consistait à me dire que le monde était *réellement* comme il pensait qu'il devrait être. Les faits ne parlaient pas toujours en sa faveur, et il y eut un temps où je trouvai que, si mon père n'était pas nécessairement un menteur, du moins était-il un fieffé propagandiste.

Papa me disait parfois ce que je ferais *certainement* quand je serais grand, parce que c'était ce que tout le monde faisait, bon sang de bonsoir, tandis que Leonard évitait de dire quoi que ce soit ou disait que je ferais ce qui me paraîtrait le mieux le moment venu.

Le seul conseil oisieux que Leonard me donna jamais concernait une fille que j'avais envie de séduire à mon lycée. Je ne me souviens pas de

ses mots exacts, juste qu'il avait dit quelque chose qui ne lui ressemblait pas du tout: une sorte de version obligée de ce qu'il savait que Papa eût dit si j'avais osé lui poser la question, du genre: "Garde-la dans ton pantalon, fiston, parce que c'est ce que font tous les gars de ton âge" alors que nous savions lui et moi que c'était faux. Ce fut un moment gênant pour nous deux.

Avec le temps, je finis par comprendre que Papa était un idéaliste, et par le respecter pour ça. J'étais moi-même devenu une sorte d'idéaliste et je voyais comme cela pouvait vous rendre impatient. D'un autre côté, Leonard me dit un jour que ça lui était bien égal de savoir si l'on était idéaliste ou presbytérien tant qu'on faisait correctement sa part de boulot. Il est intéressant de noter qu'ils étaient tous deux bons pêcheurs.



Je comprendrais le concept de sport quelques lustres plus tard, mais dans les années 1950, un fermier du Middle West avait une vision des loisirs assez différente. C'est-à-dire qu'il voyait tout ce qu'il faisait comme une corvée, même s'il était prêt à admettre que certaines corvées étaient plus agréables que d'autres. Lorsqu'il prenait sa canne, Leonard disait en général quelque chose comme: "Bon, ben je ferais mieux d'aller pêcher", avec la même intonation que s'il avait dit: "Bon, ben je ferais mieux de changer ce pneu."

Le boulot, en l'occurrence, consistait à rapporter le dîner, et les seuls poissons que Leonard relâchait (je veux dire: "rejetait") jamais étaient ceux qui étaient trop petits pour qu'on puisse les garder. Quand il avait pêché suffisamment de poissons, il s'arrêtait. Pour lui, les poissons étaient des sortes de fruits qui se trouvaient juste être plaisants à récolter, et je crois que ça le réjouissait de pouvoir ruser ainsi avec son éthique du travail.

Moi, j'aimais pêcher parce que c'était amusant, même si lorsque je le faisais en compagnie d'un adulte et que la gratification tardait à venir il m'arrivait de pressentir que cela pouvait avoir un sens plus profond. Il y avait ces gros poissons tapis quelque part dans l'étang et que vous ne pouviez prendre que si vous faisiez tout parfaitement comme il faut, chose qui pouvait différer radicalement d'un jour sur l'autre. Et puis il y avait des jours où l'adulte était tout aussi mystifié que moi, ce qui suscita pour la première fois en moi l'intuition que je n'étais pas stupide,

après tout (comme j'avais souvent l'impression de l'être en compagnie d'adultes): c'était juste le monde qui était un lieu complexe où, comme disait Leonard: "Y a des jours où on prend l'ascenseur, et d'autres où on se prend un râteau."

De temps à autre, nous sortions de très gros black-bass. Je ne me risquerai pas à estimer leur taille aujourd'hui, parce que j'étais jeune et petit à l'époque et que beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis ce temps, mais certains étaient assez gros pour me faire un peu peur, même si cela ne m'empêchait pas d'avoir furieusement envie de les prendre. Le subtil dosage de ces deux émotions formait un sentiment délicieux, que certains poissons dentus comme les brochets ou les grosses truites peuvent encore me faire éprouver aujourd'hui. La canne, le moulinet et la ligne ne sont plus simplement des instruments servant à pêcher les poissons; ils deviennent aussi des moyens pour tenir certains d'entre eux à bonne distance jusqu'au moment où vous pouvez les prendre comme il faut.

C'était un de ces grands mystères qui vous saisissent dans l'enfance, et c'est ainsi que, pour le meilleur ou pour le pire, je devins en grandissant un de ces types qui prennent la pêche au sérieux. Je me mis donc assez naturellement à la pêche à la mouche, domaine où les considérations sportives l'emportent sur les préoccupations pratiques. Je crois cependant avoir réussi à m'arrêter juste avant de devenir un vrai snob, et je dirais volontiers que c'est grâce aux étangs de ferme. Ces petites mares pleines de poissons communs encerclées par les vaches vous enseignent assez vite que la pêche ne se range pas toujours dans la catégorie des beaux-arts.



Les étangs de ferme sont une donnée standard de l'Amérique rurale; ils sont aussi communs et nécessaires que les granges et le fil barbelé. Il vous faut de l'eau pour votre bétail, alors vous endiguez un petit ruisseau, ou bien vous creusez une mare. Dans les régions plus sèches, il vous faudra peut-être creuser un puits et construire une éolienne, ou capter l'eau de pluie. C'est une vraie science, et je ne parle pas de la réglementation sur les volumes d'eau. Vous devez vous y connaître en hydrologie, en géologie et en construction de barrage, et être sûr que vous avez le droit de capter l'eau en question.

Ici, dans l'Ouest, on a vu des guerres se déclencher pour ce genre d'affaires. On continue du reste à s'en livrer aujourd'hui, mais les gens ont recours aux avocats plutôt qu'aux fusils de chasse, ce qui ne fait que rendre les choses encore plus pénibles.

Une fois que vous aviez votre étang, vous y jetiez naturellement quelques poissons; probablement des bluegills et des black-bass à grande bouche – les deux espèces de poissons d'eau tiède les plus communes dans les étangs de ferme aux États-Unis – même si certaines autres combinaisons pouvaient aussi s'avérer viables. Dans les eaux plus fraîches, vous pouviez mettre des truites. Vous le faisiez parce que vous étiez fermier ou rancher et de ce fait partisan de l'autosuffisance et opposé au gâchis. Cela a tout d'une prédisposition génétique. Il y a quelque chose dans l'inconscient collectif de l'Amérique rurale qui abhorre l'idée d'un plan d'eau sans poissons.

Avec le temps, d'autres bêtes viendraient ensuite peupler l'étang toutes seules: des grenouilles, par exemple, dont les œufs pouvaient arriver collés aux pattes des hérons. Ces oiseaux s'étaient peut-être arrêtés là la première année pour voir ce qui se tramait et avaient trouvé un plan d'eau encore très stérile. Mais en revenant l'année suivante, ils trouveraient des têtards frais à gober.

La plupart des insectes aquatiques viendraient par leurs propres moyens; les graines de roseaux, ainsi peut-être que celles de certains arbres, y seraient quant à elles portées par le vent. Personne ne savait d'où les chabots venaient, mais il y en avait toujours. Quelqu'un a dit un jour que la Terre était entièrement couverte d'œufs de chabots qui n'attendaient qu'un peu d'eau pour éclore.

C'est un exemple de ce que John Cole appelle "la persistance naturelle". Nous, les humains, essayons de tout contrôler, mais pour le meilleur ou pour le pire les processus naturels reprennent leurs droits dès que nous avons le dos tourné pour nous montrer que nous ne sommes pas complètement maîtres du monde.

Quoi qu'il en soit, vous aviez construit votre digue, l'étang s'était rempli et les organismes qui s'y plaisaient pointaient le bout de leur nez en temps voulu. Pour chaque nouvel arrivant, l'endroit devenait du jour au lendemain irremplaçable, comme s'il y avait vécu depuis cent mille ans. Et si votre étang restait en eau toute l'année, petit à petit, il s'arrondissait aux angles et devenait sauvage. Un étang de ferme

vieux de trois générations – du type où l'on trouve des peupliers, des canards, des rats musqués et autres choses de ce genre – peut être presque impossible à distinguer d'un petit lac naturel.

Si vous étiez amateur de pêche, il se pouvait qu'un ponton vît le jour tout aussi naturellement, et tôt ou tard vous vous retrouviez à y voguer sur une embarcation d'une espèce ou d'une autre. Pas un bass boat ou ce genre de truc chic, non : un bateau qui convienne à votre bon vieil étang de ferme. N'importe quelle barque de bois capable de flotter pendant deux ou trois heures en fin de journée ferait l'affaire.

Quand cette barque avait fini par s'imbiber d'eau et par couler, vous en aviez sans doute déjà acheté une neuve et vous aviez laissé la vieille épave au fond en vous disant que vous vous en débarrasseriez proprement quand vous auriez le temps. Mais vous aviez des tas de choses plus importantes à faire, et bientôt ses listons n'étaient plus qu'une vague courbe perdue là-bas dans les algues et la vase. En lui procurant la bonne dose de négligence, vous verriez votre barque finir par se dissoudre totalement, ce qui vous épargnerait quelques heures de corvée dans la boue.

Si vous étiez comme les fermiers de mes souvenirs d'enfance, vous ne preniez pas votre étang trop au sérieux et n'en faisiez pas tout un tralala, mais vous vous en occupiez probablement un peu pour essayer d'y faire grandir les poissons les plus gros et les plus sains possible. Peut-être aviez-vous même pris la peine de demander conseil auprès de votre Institut pour le développement agronomique local, puis d'acheter des poissons auprès d'une ferme d'alevinage. Mais, en même temps, cela coûte de l'argent, alors il se peut que vous ayez juste pris quelques seaux de poissons dans un autre étang pour les déverser dans le vôtre en vous disant que s'ils survivaient ils seraient gratuits, et que s'ils ne survivaient pas vous n'auriez pas perdu le moindre cent. L'argent était précieux, mais les heures de travail étaient juste des heures de travail. Ça, vous en aviez en quantité illimitée.

Vous pêchiez vous-même dans votre étang, pour le plaisir, pour un bon repas gratuit ou pour les deux. Vos enfants, ainsi peut-être qu'un jeune neveu, y prenaient leurs premiers poissons, et si vous étiez sympa, vous autorisiez de temps à autre un inconnu à y pêcher s'il demandait poliment et avait l'air réglo.

